

## Littérature québécoise

---

Number 56, June–July–August 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19612ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1994). Review of [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (56), 57–61.

DES NOUVELLES DE  
NOUVELLE-FRANCE  
HISTOIRES GALANTES  
ET COQUINES

Jean Marcel

Leméac, 1994, 273 p.; 23,50 \$

Après un « Avant-Propos » dont la pertinence (mis à part l'énoncé des sources) n'est pas toujours évidente, Jean Marcel livre ici 60 « histoires » d'un genre peu fréquent en littérature québécoise.

Tous ces récits se situent au temps de la Nouvelle-France, comme le titre l'indique; les courts textes de 3 à 7 pages chacun narrent des aventures qui ont souvent des allures de conte, voire de fable (sans les vers). Ils ont surtout en commun de procéder sur un ton léger, fin, humoristique et d'explorer, à l'exception du dernier, à peu près toutes les facettes des relations amoureuses paillasses, gaillardes, et égrillardes et ce, sans jamais tomber dans la vulgarité. Jean Marcel, qui avait de bons modèles, ne manque pas de vocabulaire (des expressions d'époque notamment), ni de grammaire (les subjonctifs imparfaits et les conditionnels passés abondent) et encore moins d'esprit pour raconter de façon colorée et vivante ces « histoires » d'amants et d'amantes, bourreaux autant que victimes, où se multiplient les cocuages, les naissances illégitimes et les entreprises de séduction les plus variées et les plus inattendues. Car les protagonistes sont fort portés sur la chose: les unes demandent « du blé pour la jument », veulent se faire « ronciner » ou « se faire farcir », jouent « à la bête à deux dos », ou offrent « volontiers accès à [leurs] intimités »; possédant des « instruments de dépeçage » adéquats, les autres



tendent de « jouer du fifre » ou du « chalumeau », de « tirer l'épée de son fourreau », de « [briser] une lance », ou encore, quand ils « [ont] l'air chaud sur le potage », « [tâtent] du coussinet » jouent au « taon » dans la « ruche » de madame et « [soufflent] » ou « [gonflent] les ballons » de leur belle. Cette variété métaphorique permet d'éviter les *gros mots*, rarissimes dans le recueil.

Les « histoires galantes et coquines » de Jean Marcel sont sans doute inégalement intéressantes, mais elles permettent très souvent de fort savoureux moments de lecture.

Jean-Guy Hudon

NOUVELLES MEXICAINES  
D'AUJOURD'HUI  
Collectif

Trad. de l'espagnol  
par Louis Jolicœur  
L'instant même, 1993,  
175 p.; 19,95 \$

Dessin et couleurs de la page couverture sont très beaux et captent l'attention; nous rete-



nous Mexique, un pays qui s'est rapproché du nôtre. Avant d'aller plus avant, lisons l'introduction de Louis Jolicœur. Le recueil, dit-il, n'a rien de commun avec une tournée touristique; il résulte, comme son jumeau, celui qui présente au Mexique autant d'auteurs du Québec, de la rencontre de quatorze auteurs contemporains, bien connus dans leur pays, qui ont choisi de *s'ouvrir davantage au monde*. Louis Jolicœur nous convie à découvrir ce qui rapproche les deux pays.

Et que découvre-t-on? La même diversité d'inspiration que dans une anthologie qui regrouperait des auteurs d'ici: des souvenirs de jeunesse, l'amour, les jeux de pouvoir, les « à-côtés » du travail, le monde sans limites du fantastique. S'impose aussi la maîtrise de l'écriture et la qualité de la traduction. Ce

qui alimente le plaisir au fil des pages, c'est peut-être avant tout ce qu'a d'inattendu le traitement de chaque histoire — car il y a toujours une histoire; les éléments sont bien là mais prêts à se dérober, l'issue reste ambiguë. Une voyageuse cherche, le matin venu, l'homme qui faisait si bien l'amour dans le train de nuit; il est descendu à l'arrêt précédent. Un écrivain est fasciné par une femme *qui habitera son histoire*, à qui il a donné le prénom d'une actrice connue. Behemut, le sans-travail qui ne veut pas se lasser de l'ennui, prie Marisa de le délivrer de *la tentation de la vie*, sans quoi il devra partir et se retrouver seul. Étonnant aussi, cet autre texte qui présente différents scénarios possibles, autour du même homme, trempé sous la pluie, alors que passe une femme avec un parapluie...

Oui, on découvre dans ce recueil un accent différent, mais devinerait-on qu'il s'agit de nouvelles mexicaines si le titre ne le disait pas?

Monique Grégoire

ANTHOLOGIE DE LA  
LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE  
Sous la dir. de Gilles Marcotte  
L'Hexagone, 1994, 2 tomes,  
29,95 \$ chacun

Les éditions de l'Hexagone viennent de rééditer la monumentale anthologie publiée en 1978 sous la direction de Gilles Marcotte, aux Éditions La Presse. Cette anthologie regroupe un choix de textes, dont le premier remonte à 1534, qui ont contribué à façonner l'imaginaire de la collectivité québécoise. Chaque tome compte deux volumes: « Écrits de la Nouvelle-France 1534-1760 », préparé par Léopold Leblanc et « La patrie littéraire 1760-1895 », par René Dionne, forment le premier; « Vaisseau d'or et croix du chemin 1895-1935 », par Gilles Marcotte et François Hébert et « L'âge de l'interrogation 1937-1952 », par René Dionne et Gabrielle Poulin, le second. De la langue archaïque de Jacques Cartier qui traduit si bien l'émerveillement du découvreur (« Cestedite ille est la milleu- ▶

re terre que nous ayons vu, car un arpent d'icelle terre vault mielx que toute la Terre Neufve. Nous la trouvames pleine de beaulx arbres, prairies, champs de blé sauvage, et de poys en fleurs, aussi espès et aussi beaulx, que je vis oncques en Bretagne, queulx sembloït y avoir été semé par laboureux») jusqu'aux litanies de Rina Lasnier (« Tu es né mêlé à moi comme à l'archaïque lumière les eaux sans pesanteur, / Tu es né loin de moi comme au bout du soleil les terres noyautées de feu, / Tu nais sans cesse de moi comme les mille bras des vagues courant sur la mer toujours étrangère»), on chercherait sans doute en vain une quelconque continuité, sinon cette adéquation entre les mots et une réalité qui se crée et qui s'invente sans cesse, tout au long de quatre cents ans d'histoire.

Jean Morency

### L'ISSUE, LA RÉSONNANCE DU DÉSORDRE

Hélène Dorion  
L'arbre à paroles,  
1993, 59 p.; 15,00 \$

Depuis quelques années, L'arbre à paroles compte parmi les maisons d'édition étrangères qui tentent de faire connaître la poésie québécoise à travers l'Europe. Après la coédition d'œuvres de François Charron et de Denise Desautels, cet éditeur suisse publiait récemment un court recueil d'Hélène Dorion au titre énigmatique: *L'issue, la résonance du désordre*. À partir de quatre extraits des *Poésies verticales* de Roberto Juarroz, les poèmes établissent un dialogue avec cet auteur argentin d'inspiration mystique. Dans ces suites thématiques d'une dizaine de pages chacune, on reconnaît les préoccupations habi-

tuelles d'Hélène Dorion: traduire l'absence de l'autre, les mystères du jour. Certains vers viennent ajouter une dimension métaphysique au projet d'écriture de l'auteure: «voix d'Arvo Pärt», «corps tournés vers le ciel» et le «*Comment le vide de dieu n'a-t-il pas d'écho?*», inspiré d'une citation de Juarroz. La forme, qui est ici brève et elliptique, rappelle des ouvrages précédents comme *Les états du relief* ou encore certains passages d'*Un visage appuyé contre le monde*; toutefois les vers libres se font ici beaucoup plus lapidaires. Signalons des poèmes d'une grande justesse: «Le vent qui étonne / la poussière, cette lente traversée / chaque jour. // Nous ne pouvons renoncer au monde / aux vérités qu'il dépose une à une.» Assez étonnamment, il m'a semblé que ce choix stylistique atténue l'effet de répétition, omniprésent dans d'autres recueils de l'auteure. Je note en terminant la belle sobriété graphique de ce recueil, tout en espérant que les poèmes paraissent bientôt aux éditions du Noroît, pour assurer leur diffusion au Québec.

David Cantin



VOYAGE AU NORD DU NORD  
Jean Désy  
Le Loup de Gouttière, 1993,  
221 p.; 20 \$

La motoneige, qui m'horripile par son tapage et par sa prétention au statut de sport, me devient respectable et presque sympathique quand elle aide l'homme à relever des défis dignes de lui. Des défis comme celui d'atteindre Povungnituk en ne comptant guère que sur soi, sa machine et les premiers habitants de notre nordicité.

Jean Désy, d'un voyage à l'autre, réussit de mieux en mieux à faire du décor le personnage central. Il le décrit de façon laconique, puis il le laisse jauger les humains, imposer ses règles, sanctionner la témérité. Jean Désy n'éprouve aucun besoin de juger

qui que ce soit, puisque le Nord se charge de révéler la superbe endurance de l'un, le fascinant instinct de l'autre et la fragilité du troisième. La nordicité devient le révélateur de l'homme et le récit se borne à la laisser régner. Se confirment les grandes intuitions de Louis-Edmond Hamelin.

En bonne logique, Jean Désy n'alourdit donc pas son récit par de fastidieuses considérations sur les torts et mérites réciproques des autochtones et des *touristes* du sud. Il lui suffit de placer tout ce beau monde face au froid polaire et aux cruelles étendues blanches et de regarder comment chacun se comporte quand il s'agit de venir en aide aux autres humains. Les différences, nous aurions dû le prévoir, se révèlent considérables d'un humain à l'autre, mais elles ne sont plus raciales. Chaque peuple a ses égoïstes.

Typiquement américain, le récit substitue le décor à l'introspection. En dépit ou plutôt à cause de cela, il en dit long sur l'être humain.

Laurent Laplante

LE COMÉDON  
François Landry  
Triptyque, 1993, 408 p.; 19,95 \$

Si vous aimez vous laisser entraîner dans le fantastique de longues heures, dans des histoires qui font fi du temps et de l'espace, suivre un personnage qui ne sait plus s'il est dans la réalité, dans le rêve ou dans une crise de schizophrénie, ménagez-vous un ou deux jours de solitude et accompagnez William Roschildren dans ses aventures et ses interrogations. *Le comédion* de François Landry se lit d'un trait, pour autant que le lecteur ne cherche pas à tout expliquer, à distinguer le vraisemblable de l'in vraisemblable; il suffit de rester curieux jusqu'à la dernière page pour découvrir comment va s'en tirer le héros et... l'auteur! Ce dernier fait preuve d'une imagination débordante qui alimente d'imprévu une longue histoire, servie par un vocabulaire et des dialogues assez simples mais efficaces. Vous irez de Londres à New York

et même au Triangle des Bermudes; vous passerez des aventures de l'enfance aux réalités de la vie adulte, de la vie humaine à une vie dépendante du supra-conscient (véritable magma d'énergies); vous sauterez de la mort à la vie, de l'hypnose au meurtre. La complicité entre William et son frère Rémi se révélera issue de leur jumeauté; ils finiront par se fondre en un seul individu, un « démon »! Dès lors, comment savoir qui a tué l'oncle, le père et la tante Berthe? Les dernières lignes du texte sont de l'inspecteur de police Mourhu: « En vérité, la chose la plus tangible que m'ait laissée cette histoire, c'est le doute. Et, en rentrant sous mes draps le soir, je me pose souvent ces deux questions: Qui es-tu, Mourhu? Et: Y a-t-il une chose, seulement une chose au monde dont tu sois vraiment sûr? »

Dans les dernières pages, l'auteur cherche à répondre aux questions soulevées par le récit. Il affirme que certains personnages ne sont pas des humains, qu'ils en empruntent seulement les formes; ils sont nés de l'imagination et deviennent réalité; ils participent à un « jeu » programmé, tourné vers l'expérience et la connaissance. Le discours est complexe, on cherche la logique, à y découvrir des symboles, à pénétrer le secret, mais toutes les clés semblent, elles aussi, tenir du fantastique! Et comme l'inspecteur Mourhu, on se met à douter de tout...

Monique Grégoire

#### GEORGETTE DE BATISCAN

Jean-Paul Fugère  
Triptyque, 1993, 191 p.; 15,95 \$

Au Québec, dans les années 30, on passait de l'enfance à l'âge adulte sans transition. Georgette, l'héroïne du roman de Jean-Paul Fugère, quitte son village natal à quatorze ans; elle doit gagner sa vie. Elle est expédiée dans le quartier Hochelaga « au milieu des usines et des voies ferrées » par un père cultivateur qui doit assurer avant tout l'avenir de ses fils. Sa sœur, Éva, qui est débordée par ses enfants, l'attend.

Alors commence pour cette fille femme l'expérience de la vie affective, amoureuse et professionnelle dans un climat d'ignorance et de morale rigoureuse.

Spontanée, sans scrupules futiles, tout attentive à découvrir les côtés positifs de la vie, Georgette effectue sans véritables heurts la transition vers la vie urbaine. Elle logera chez sa sœur, y partagera sa chambre avec son jeune neveu Bernard et découvrira la tendresse dont sont capables les enfants à qui on apporte un peu d'attention. Le roman brosse un tableau saisissant d'une relation plus ou moins incestueuse entre la tante et le neveu. Le glissement de Georgette dans une vie de prostituée après son mariage, entraînée par son mari, révèle une héroïne plus attentive à réaliser ses désirs qu'à s'inscrire dans l'environnement moral et religieux du Québec de cette époque. Sur fond de « Grande Dépression » et de campagne politique, on assiste à une certaine émancipa-

tion de cette femme pour qui la vie compte plus que les idées reçues ou rêvées et qui se retrouve enceinte d'une petite fille que le neveu et parrain traitera comme la sienne propre.

Sixième roman du réalisateur chevronné de télévision que fut Jean-Paul Fugère, *Georgette de Batiscan* présente une vision des mentalités et des coutumes politiques, religieuses et sociales des années 30 au Québec, vision qui ne manquerait pas d'intérêt, n'étaient les faiblesses de la narration. Bernard, le neveu, tente ici de retracer pour sa nièce Solange, la fille de Georgette, les épisodes de la vie de sa mère. On a du mal à se convaincre de l'identité du narrateur tant les variations constantes dans le ton, la forme et le vocabulaire qu'il utilise déroutent. De plus, les épisodes historiques ou sociaux intercalés, comme des articles de journaux de l'époque, s'ils présentent des données intéressantes, n'en diluent pas moins l'intrigue

romanesque. À moins que l'auteur, par souci de vraisemblance, Bernard avouant des difficultés d'écriture, ait choisi ce mode d'expression: on peut douter que ce choix convainque toutefois les lecteurs.

Reine Bélanger

#### UN SINGE M'A PARLÉ DE TOI

Raymond Plante  
Boréal, 1993, 193 p.; 18,95 \$

Rien ne va plus pour Olivier. Il ne parvient pas à enseigner quoi que ce soit à ses étudiants. Il ne réussit pas à être un ange gardien convenable pour sa sœur. Ses parents reviennent de Floride au cours d'une tempête de neige et il a « un train dans la tête » (il a forcé sur la bouteille). Décidément, rien ne va pour Olivier en ce jour enneigé de décembre.

Rien ne va plus jusqu'au moment où il l'aperçoit, elle, les cheveux en broussaille, vêtue d'une robe de soleil jaune aux bretelles pendantes. Elle plisse ses yeux de myope afin d'apercevoir les heures d'arrivée. Il plisse ses yeux irrités par la poussière, la lumière et l'alcool ingurgité la veille afin d'admirer cette jeune inconnue dont il est déjà amoureux.

Les avions sont retardés. La tempête fait toujours rage. Olivier lui offre un café, lui dit qu'elle ressemble à Natasia Kinski et puis... rien. Ses parents sont arrivés. « Natasia » a disparu et Olivier n'a plus que son train dans la tête.

Mais voilà qu'une nuit, le téléphone sonne et un singe lui parle d'elle. Lorsqu'un singe vous téléphone au milieu de la nuit, cela vous réveille pour toute la vie. Olivier « Balou Cincinnati », ange gardien amateur à ses heures, achète par hasard un ticket et un vieux singe vendant des histoires d'amour.

Raymond Plante, grand jongleur, joue avec les mots comme un singe joue avec les masques. Tantôt il achète les âmes tel le Méphistophélès de Faust, tantôt il tire des flèches aiguës tel un Cupidon bien rusé. Et le lecteur... il ne peut que suivre, son billet étant déjà acheté!

Ericka Tabellione

## DES ROMANS HISTORIQUES

### LA FILLE DE PERSONNE

SEPTENTRION



Marc K. Parson

Ville-Marie, 1745. Gravement atteint du coryza, un homme décide de dévoiler sa vérité à sa fille.

Les aveux de Nicolas Personne, soldat de la Marine puis aubergiste à Ville-Marie, redonnent vie à des personnages bien réels de notre histoire.

264 pages, 20\$

### CANADIENNES D'HIER

Marie Bonenfant

En visite à Saint-Jean-Port-Joli, une jeune fille de Québec s'éprend d'un agriculteur et se confie à une vieille amie de son père. Entre les deux femmes s'engage une correspondance où la jeune fille cultive son sentiment et où la vieille dame s'offre pour ménager d'autres rencontres...

274 pages, 25\$

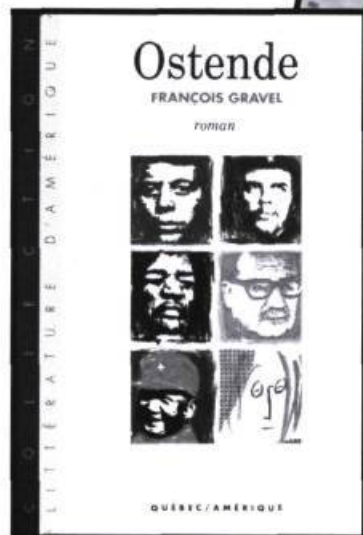


Les éditions du Septentrion, 1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3 • Télécopieur: (418) 527-4978

## OSTENDE

François Gravel  
Québec / Amérique, 1994,  
348 p.; 19,95 \$

Trois amis en 1963, ils ont douze ans; ils habitent dans la même banlieue de Montréal, fréquentent la même école, aiment Jacques Brel, Léo Ferré, puis les Beatles. François Gravel raconte leur vie, presque année par année, jusqu'au début des années 80. L'auteur, notons-le, a le même âge que ses personnages. Mais c'est autre chose qui donne au roman sa structure et son ouverture sur le monde contemporain. Le livre se répartit en grands chapitres dont chacun évoque une personnalité de l'époque; se succèdent J.F. Kennedy, Che Guevara, Jimmy Hendrix, Allende, Mao, John Lennon. Selon le cas, ce que chacun de ces grands personnages a tenté de mener à bien donnera un accent et une couleur différents: aux discussions, à la constestation, aux engagements pour la « révolution ». S'effectuent aussi de progressives transformations dans les relations amoureuses, dans les goûts musicaux, dans les occupations professionnelles. Le texte dans son ensemble se présente comme une large fresque de la vie de ces jeunes gens que tout attire: les filles, la drogue, le rock, le marxisme-léninisme. Ils méprisent leurs parents, la bourgeoisie, et même l'argent qu'ils se procurent à laver des planchers à Saint-Jean-de-Dieu ou à servir en librairie au salaire minimum. Au fil des années, des couples se séparent, d'autres se forment, on s'installe dans des bungalows de banlieue et, comme ses parents, on installe les enfants dans la cour et le barbecue sur la pelouse. La révolution n'aura donc pas lieu.



Pourquoi le titre *Ostende*? Connivence avec Léo Ferré dont les trois amis appréciaient l'esprit contestataire? Le livre est intéressant, il se lit bien, l'écriture y est souple et sans bavures. Le récit ne sombre pas dans le tragique, malgré la gravité de certains événements; l'auteur pratique avec bonheur l'humour et l'ironie. Cette période de l'Histoire québécoise (1963-1983) nous colle peut-être trop aux talons cependant pour que le roman en laisse une image autre que partielle, un peu superficielle...

Monique Grégoire

## FOUGÈRES CENDRÉES

Gilles Devault  
Écrits des Forges,  
1993, 57 p.; 10 \$

La poésie est difficile; elle exige du lecteur qu'il recrée sans cesse en lui un espace d'accueil, lieu vierge et mouvant susceptible d'épouser toutes les formes, de suivre le moindre souffle, qu'il fasse la synthèse de ses impressions dans un mouvement qui va de l'adhésion la plus complète à une prise de distance permettant la réflexion et l'analyse. Certains ouvrages de poésie,

par on ne sait quelle miraculeuse *alchimie du verbe*, font de cette opération un plaisir sans égal, un événement aux multiples retentissements. Premier recueil de Gilles Devault, *Fougères cendrées* appartient à cette classe d'ouvrages dont on garde le souvenir, ce qui est pour le moins inhabituel en poésie québécoise contemporaine.

Loin d'être la reprise *ad nauseam* de quelques lieux communs sur la déconfiture de l'être aux prises avec la réalité d'une rupture amoureuse, *Fougères cendrées* apparaît comme le lieu véritable d'un travail poétique de l'émotion et de la souffrance. Travail poétique, c'est-à-dire tentative de dépassement du fait banal par une recherche d'ordre esthétique. Ainsi, on ne louera pas assez l'entrecroisement de la voix et des silences, la musicalité des vers qui préfèrent l'harmonie sonore au choc de l'image inédite, l'impression sensuelle à la transmission d'idées: « c'est d'une biche / le mouvement de tes lèvres / ce chuchotement de brise / dans le fouillis de tes cuisses / ce silence érigé / dans le foisonnement des sources [...] c'est d'une biche / affolée molle dans les fougères / d'une folle ».

L'érotisme et le désir: « île ouverte sur l'effroi / fourrure sur le tourment de la peau », sont des thèmes sur lesquels l'auteur revient constamment dans sa fuite, dans son refus de la finitude humaine: « on ne sait plus comment ne pas

mourir ». Notons cependant que l'essentiel du recueil réside dans la sensualité profondément inscrite dans l'écriture, son rythme, sa musicalité. La douleur sans fard n'est pas poétique; *Fougères cendrées* s'offre à nous, durant quelques belles heures de lecture, comme un essai réussi de transmutation de la douleur.

Charles Gagnon

PARCOURS D'UN ÉCRIVAIN  
NOTES AMÉRICAINES

Marie-Claire Blais  
VLB, 1993, 217 p.; 17,95 \$

*Parcours d'un écrivain* regroupe les 51 carnets que Marie-Claire Blais a publiés au cours d'une année dans le « Cahier des livres » du quotidien *Le Devoir*. L'intérêt de ces « notes américaines », qui retissent patiemment le fil des rencontres et des expériences qui jalonnent la carrière de la romancière québécoise, est multiple. Tout d'abord, Marie-Claire Blais s'ingénie à recréer, dans une langue limpide et d'une grande beauté, l'Amérique de John F. Kennedy, des violences raciales et de la guerre du Viêt-nam, telle qu'elle l'a découverte en 1963, alors qu'elle était boursière de la fondation John Simon Guggenheim et qu'elle habitait Cambridge, dans le Massachusetts. Au contact du milieu littéraire et artistique de la Nouvelle-Angleterre, sorte de tamis filtrant et décantant l'esprit de son temps, celle qui s'appropriait à composer *Une saison dans la vie d'Emmanuel* découvre une société empreinte d'une violence insoutenable, certes, mais aussi d'un grand raffinement intellectuel, que l'écriture de Marie-Claire Blais s'ingénie à recréer, dans un lent cheminement contre la mort et les outrages du temps. Partout, en effet, la mélancolie semble au rendez-vous, que ce soit à Cape Cod, à Key West ou sur la côte du Maine, comme si tous ces endroits étaient autant de havres pour une pensée en voie de s'évanouir, de disparaître dans le néant. L'ouvrage semble constituer, d'autre part, la parfaite illustration que le parcours de



l'écrivain est souvent excentrique, c'est-à-dire que la formation littéraire s'effectue presque toujours en-dehors de soi, dans un décentrement qui mène l'écrivain vers les autres, dans lesquels il puise l'essentiel de son énergie et de son inspiration. A cet égard, *Parcours d'un écrivain* nous fournit un précieux témoignage sur la genèse de l'œuvre de Marie-Claire Blais, l'une des plus importantes de notre littérature... américaine.

Jean Morency

**DES RESTES HUMAINS  
NON IDENTIFIÉS  
ET LA VRAIE NATURE  
DE L'AMOUR**

**Brad Fraser**  
Trad. de l'anglais  
par André Brassard  
Boréal, 1993, 212 p.; 16,95 \$

« J'ai jamais rencontré quelqu'un né après 1960 à qui il manquait pas quelque chose », affirme David. À sa colocataire qui lui fait remarquer que « Tout le monde a besoin de quelqu'un », il répond : « L'amour, bullshit. » Ce n'est qu'à la toute dernière réplique qu'il consentira à ce simple aveu : « Je vous aime. »

« Pourquoi que tout est aussi fucké? » Les catastrophes écologiques se multiplient. La prolifération des armes nucléaires menace la survie des espèces animales et végétales. L'amour donne la mort. Et un maniaque rôde dans les rues d'Edmonton : « Ils ont trouvé une autre fille samedi. » Comment persister à rêver lorsqu'on garde à l'esprit cette toile de fond sur laquelle se déroulent nos existences?

Jerri aime Candy qui aurait voulu aimer Robert qui en aime une autre. Kane admire David qui se fait sucer dans « le stationnement du Parlement ». Bernie travaille « pour la Ville » le jour et s'abandonne à la déviance la nuit. Benita récite d'un ton ingénu, entrecoupées de comptines, toutes les histoires d'horreur et d'épouvante qu'on retrouve dans la presse *sensationaliste*. Attendants en dépit de la violence de l'univers dans lequel ils

évoluent, ces êtres expriment leur détresse dans une langue directe, crue, garante de leur authenticité. La vigueur de leurs répliques, souvent fort courtes, assure le dynamisme du texte.

Dérangeant, *Des restes humains non identifiés et la vraie nature de l'amour* de Brad Fraser nous plonge dans un monde dur, quasi insupportable par moments. Pas de répit possible avant la fin, tant en raison de ces images fortes auxquelles nous sommes constamment confrontés que de l'effet de suspense à l'œuvre dans la dernière partie de la pièce.

Claire Côté

**L'ÉCUREUIL NOIR**  
**Daniel Poliquin**  
Boréal, 1994, 204 p.; 18,70 \$

Vous vous installez avec le dernier roman de Daniel Poliquin dont le titre vous a laissée perplexe. Certes, vous vous souvenez de « Visions de

Jude » de *Nouvelles de la capitale* où vous aviez découvert un écrivain inventif, en pleine maîtrise de son écriture. Vous lisez la quatrième de couverture; la présentation de l'auteur, de même que celle du récit vous mettent sur des pistes de thèmes, de ton. Ontarien francophone, interprète au Parlement canadien, Daniel Poliquin situe l'action de son roman dans cette ville calme et anonyme que serait la capitale nationale et le personnage principal vit dans cet environnement. Vous vous dites que voilà un autre roman à saveur nationaliste. Vous ouvrez et, de la « Préface posthume », première ambiguïté, jusqu'à « l'Épilogue provisoire », autre ambiguïté (un épilogue ne devrait-il pas être de soi définitif?), vous vous laissez séduire par un texte qui ne vous offre aucun répit. C'est que l'auteur possède l'instinct du récit; il maîtrise magistralement la langue, il sait, grâce à un sens profond d'observation et au

lyrisme de l'expression, traduire les réinventions que lui inspirent le souvenir et l'introspection.

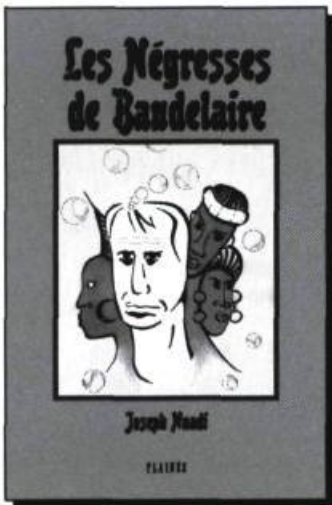
Et vous suivez le narrateur Calvin Winter dans les méandres de son aventure marquée au signe de l'abandon, du silence et de l'oubli, toutes situations propres à fermer un être sur l'interdit et les blessures de l'enfance. « Le bonheur est dans l'oubli », affirme Calvin Winter. Le récit qu'il fait des refoulements juvéniles autant que de la culpabilité adulte, ces rongeurs de son existence, cerne admirablement l'analogie avec la légende du rat camouflé en écureuil noir prise comme point de départ.

Dans un texte où la culpabilité est servie par une ironie habile, vous rencontrerez une galerie de personnages vivants et touchants, de l'enfant crit et de Bérénice, l'infirme laide et harcelante, au métis, vétéran de la guerre du Viêt-nam, Pierre Marquis, et Zorah, la maîtresse du narrateur; les amours de ce dernier avec Maud Gallant, la rencontre de l'enfant Gabriel avec qui il tente d'accomplir son enfance ratée, tous les épisodes en fait sont racontés avec une maîtrise profonde du récit, du ton juste et de l'art du portrait psychologique.

*L'écureuil noir* vous entraîne dans une lecture attentive, minutieuse; à chaque détour d'événement, à chaque relecture d'une phrase, d'un paragraphe, vous baignez dans une écriture narrative limpide, classique et combien inventive. Vous avancez avec gourmandise dans ce texte; vous y débusquez à chaque page l'instinct assuré et la maîtrise solide du conteur et de l'observateur subtil.

Une fois ce roman terminé, il vous intriguera encore. L'auteur dessine avec une telle justesse les épisodes psychologiques de l'enfance, les ambiguïtés de l'adulte, de la vieillesse, des mentalités canadiennes! Vous avez le goût de classer le dernier roman de Daniel Poliquin en tête de liste dans la sélection de vos lectures de l'année. Ce roman est à lire sans faute; cet auteur est à retenir absolument.

Reine Bélanger



**Joseph Nnadi**  
**Les Négresses de Baudelaire**  
(essai) 178 p., 22,95\$

*L'auteur trace l'image de la femme noire dans l'oeuvre de Baudelaire en tentant de «décoloniser» la critique pour la purger de son racisme.*

**ÉDITIONS DES PLAINES**  
Téléphone : (204) 235-0078  
Télécopieur : (204) 233-7741